

**ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE SAINTE-ANNE**  
**ANNEE 2014/2015**

Lecture de :

L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BEVUE S'AILE A MOURRE  
Septième leçon du séminaire

Par Elsa Caruelle Quilin

# ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE SAINTE-ANNE

## L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BEVUE S'AILE A MOURRE Lecture de la septième leçon du séminaire

Par Elsa Caruelle Quilin

### Première lecture

Savez vous que ce qu'ont dit les passagers pendant que leur avion était en train de plonger dans le vide pour s'écraser le 11 Septembre? On le sait parce qu'aux Etats-Unis on peut téléphoner dans l'avion est qu'ils ont tous appelé quelqu'un pour dire une même et unique chose. ils ont tous dit « Je t'aime ».

Il y a un excellent film actuellement au cinéma: Birdman. Courrez le voir pour ceux qui ne l'ont pas déjà vu. Dans ce film aussi ça parle d'amour. Peut-être d'ailleurs qu'à chaque fois que « ça parle », ça parle d'amour. Dans une mise en abîme, les acteurs jouent une pièce dans le film: le titre de la pièce « de quoi parle-t-on quand on parle d'amour? ». Je crois que le séminaire de cette année pose la même question. Dans la pièce dans le film, un homme dit « qu'il a passé sa vie à supplier les gens de l'aimer » ... Je me suis demandé si nous pourrions, tous, ou chacun, endosser cette phrase ? A la fin de la pièce, sa femme lui dit qu'elle ne l'aime plus, qu'elle ne l'aimera plus jamais. Le mari répond « alors je n'existe plus », et il se tire une balle dans la tête.

Quel est le rapport entre l'amour et cette « existence apparente » dont il est question dans la leçon, c'est la question que je vous pose aujourd'hui.

Je vous rappelle que Lacan introduit la leçon 6 dont la leçon 7 est la reprise par un nœud ou R et I sont en continuité, je cite « sans qu'on sache très bien où s'arrête le Réel et l'imaginaire » : c'est bien la question de « l'insu que sait » qui est là, en pierre d'attente, la question de « c'est l'amour ».

Je reprend donc avec vous les différentes marches du savoir mise en évidence leçon 6:

- BI-R1: "Il ne sait pas que je sais": il ne sait pas, donc je suis. Je vous avais déjà évoqué lors de la présentation de la leçon 2, le stade du mensonge chez l'enfant comme "formation" initiale du sujet. Je vous propose de reconnaître là, "l'objectivation" de l'inconscient, dont il est question dans la leçon, un inconscient particulier, un savoir des profondeurs à révéler, soit l'inconscient comme une consistance en plus, un signifiant soustrait au grand Autre, un -1: J barré de grand A. L'Autre est consistant et castré.

- B2-R2 : Il ne sait pas que je sais qu'il sait. C'est là qu'on monte sur le graphe, selon Weil, à l'étage de l'énonciation, l'étage de la subjectivation: la castration de l'Autre n'est plus garantie par l'objectivation d'un savoir (le contenu de la lettre) mais par la subjectivation d'un sujet.

- B3-R3 : Il sait que je sais qu'il sait que je sais. Lacan signale là une dépossession subjective au delà de la dépossession objective. Et c'est là, peut-être que Bozef fait un pas de plus que la Reine dans le conte, en tant qu'il renonce à la consistance supplémentaire qu'est le contenu de la lettre ou l'existence d'un sujet, en tant qu'il "passe", au sens analytique du terme, de la question du caché à celle de l'invisibilité. Plus rien n'est caché, plus rien n'est soustrait à la consistance de l'Autre. C'est là qu'Alain Didier Weil évoque la désubjectivation. Le Sujet n'était qu'une soustraction, une résistance au savoir (ce qui nous éclaire peut-être sur la résistance dans la cure), le sujet n'était "qu'un mensonge qui disait la vérité" pour reprendre la question de la verneinung élaborée dans la leçon 7. En B3R3 donc, il n'y aurait donc plus de résistance au savoir, le sujet ne serait alors plus le garant de l'ordre du monde, il ne serait plus l'exception à l'univers, à l'universel symbolique. C'est l'éclipse du sujet hystérique. Ce qui s'ouvrirait alors serait un autre espace, qui ne serait pas structuré par la position d'exception, par la logique masculine des tableaux de la sexualité. Il n'y aurait pas besoin de se soustraire au regard de l'Autre, pas besoin de se cacher pour redoubler, pour faire consister, notre invisibilité, pas besoin de d'une feuille de vigne pour ne pas être tout nu, nu qui je vous le rappelle en passant est l'anagramme de un.

C'est là que Weil situe la passe, soit je vous rappelle le début du séminaire, un retour à la forme originelle du noeud, la fin du prima du symbolique. C'est de là qu'il faut sortir par, je cite Weil, « une parole » (une parole vide?) en B4R4 : « c'est toi », soit un néo-sujet qui ne serait plus soutenu par une duplicité, un sujet qui ne serait plus deux donc, lui et le messager (cf leçon 6), le je et le moi. Plus non plus le Je et le tu puisque, déshabillés de leur image spéculaire, le "c'est toi" se prolongerait en "c'est nous" (je cite toujours Weil), mettant en commun un lieu, un trou, S de grand A barré. C'est ce temps, que Lacan reprend à la fin de la leçon 7 lorsqu'il évoque que de "corps-de, nous pourrions bien n'y avoir affaire que dans le noir". Alors, je vous pose une question qui n'a l'air de rien : « Pourquoi fait-on l'amour dans le noir? ». Ou encore, peut être est-ce la même question, je cite la leçon, "Comment reconnaitrions nous, dans le noir, que c'est un noeud borroméen?", sachant que, comme dans le "c'est nous" évoqué par Weil, les trois consistances retrouvent alors, dans le noir, leur stricte équivalence... (fin de l'analyse, retour à la forme initiale du noeud leçon 3, fin du prima du symbolique). Dans quelle mesure, puisque Lacan va insister sur le fait que cette reconnaissance est "très précisément ce qui seul peut, peut-être assurer la tenue du couple Reine et Roi", dans quelle mesure cette reconnaissance court-circuite le messager, soit l'image spéculaire, le moi? Y a-t-il une différence topologique entre un ébat amoureux la lumière allumée ou la lumière éteinte? Se peut-il qu'on puisse « faire l'amour », qu'on puisse, je cite, « se reconnaître entre soir », au delà du regard du fantasme. Pourquoi les enfants ont-ils peur dans le noir, si ce n'est qu'ils sont dévêtus de leur moi (les montres qui peuplent le noir sont-ils une défense "face" à la perte de l'image spéculaire?). Y a-t-il un lieu dans le noir où la présence de l'invisible se positive, en tant qu'elle ne serait plus négative, cachée par l'image spéculaire? Comme le précise Lacan dans la leçon, l'objet a, dans le discours analytique, n'est pas en place de vérité (ce n'est pas le vrai trou). Nous connaissons déjà une première suspension du regard dans l'analyse, mais qui est encore unilatérale. Bozef nous dit Lacan dans la leçon, n'est pas quelque chose qui se voit...

Ce B4R4, cette reconnaissance dans le noir, je cite, "entre soir", certaines langues pourraient y faire barrage nous dit Lacan, en tant qu'elles pourraient donner "au lieu" même du « c'est toi », un « toi sait », soit une impossibilité de sortir du "il sait" du B3R3, une impossibilité de pouvoir tracer ce noeud étrange où R et I sont en continuité, hors du grand Autre, une impossibilité de pouvoir tracer ce « corps-deux » là hors du symbolique (premier noeud de la leçon 6).

Mais revenons un peu sur nos pas, au début de la leçon 7. Lacan présente un noeud à quatre, deux faux-trous, chacun vérifiant l'autre. Faux trous et vérification, il me semble, vont toujours de paire, que ce soit dans le noeud à quatre ou dans l'enchaînement de deux tores que je vous propose de lire comme équivalents : ce qui fait faux trou dans les deux cas, c'est l'enchaînement (de deux faux trous ou de deux tores) que dément la structure du noeud borroméen? La vérification, nous l'avons appris

déjà, de nos patients obsessionnels par exemple, ce n'est pas la vérité, ce n'est pas, pour parler en terme borroméen, le vrai trou, et c'est bien cette question du vrai trou, soit de J de grand A barré qui je crois, est le noeud de l'affaire. Il est intéressant que Lacan entame la leçon sur la question des rapports du noeud à quatre, non pas à trois, consistances, avec l'espace torique. Le noeud à trois relève-t-il d'un autre espace, je laisse la question comme pierre d'attente...

Je cite, page 88 "Puisque j'avais attendu de grandes promesses de ce pour quoi il avait avancé le nom de Bozef", c'est à dire que Lacan avait attendu de grandes promesses du pourquoi de cette nomination de ce qui n'est pas nommable, précise-t-il, du pourquoi cette symbolisation de ce qui n'est pas symbolisable? Car enfin, à quoi serre-t-elle, cette nomination, au sens de serrer un noeud? C'est là que je salue ma camarade Sabine Cholet qui soulignait samedi, alors que nous étudions la leçon suivante, le fait que Lacan insiste sur le fait qu'il faut que les cordes soient des tores, que sinon, ça ne tient pas.

Alors, pourquoi? Lacan précise que Bozef est, je cite, "l'incarnation du savoir absolu".... Et alors, après une bonne nuit d'insomnie, ça a finit par faire tilt, cette remarque de Sabine. Car effectivement, le rond du symbolique, pour qu'il entre en Je si j'ose dire, il faut qu'il soit incarné. Un bébé face à un ordinateur, ça ne marche pas. Le grand Autre, il faut que ce soit la mère, Bozef ou Manène dans la leçon, qui l'incarne pour qu'on puisse, « accidentellement », s'y identifier. C'est là en effet que nous pouvons situer la difficile remarque de Lacan dans la leçon sur cette incarnation de Bozef qui se substituerait aux parenthèses des parenthèses dans la lettre volée, en tant que Bozef, comme Manène va permettre la mise en place du Schéma L. Je m'explique, l'incarnation du grand Autre va donner corps, va « donner tore »(tort), au symbolique. Ce tore dès lors est susceptible d'être troué par une coupure dans la chaîne. C'est cette discontinuité, ce trou dans l'Autre incarné, qui, nous l'avons vu dans les leçons précédentes, va "donner lieu", au sens topologique du terme, à une identification du Sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant (retournement du rond du symbolique). C'est sans doute là que la béance de S de grand A barré va "celer l'amour" («s'aillait l'amour » dans la leçon 7), en tant qu'elle va permettre une identification (et non pas une substitution précise Lacan) à l'Autre, une existence du Sujet "sous une forme inversée" comme le veut la formule canonique.

La vérité "il se peut" "que personne ne la dise, pas même Bozef". Ici, je crois que Lacan insiste sur la désobjectivation de la formule, comme dans "il pleut". Je cite: "le savoir absolu ne parle pas à tout prix, il se tait si il veut se taire", c'est là ce qu'incarne le silence de Bozef (qui incarne l'Autre, non pas le sujet). La vérité, "il se peut" qu'il n'y ait personne pour la dire, en tant que l'existence d'un Sujet n'est qu'accidentelle précise Lacan, c'est à dire, il me semble, qu'elle n'est pas de structure. Elle dépendrait donc ici plutôt de la forme que prend le noeud, « l'existence apparente » (je cite) du sujet de l'inconscient pourrait être une question de forme, une question d'apparence plutôt que de structure. Je reprends l'exemple dont Thierry Florentin m'avait parlé dans notre cartel à propos d'un patient asiatique qu'il avait interrogé sur un mode "monothéiste" pendant tout un temps, du genre "comment allez-vous?", sans succès, avant de finir par lui demander « comment va la tristesse?>»...

Sans doute cette question de la forme qui fait retour dans le séminaire n'est pas à mépriser loin s'en faut, en tant qu'elle « apparaît » comme la seule façon de savoir la structure du noeud, soit de faire exister ce qui est hors symbolique. Seul le retournement, que ce soit celui de l'identification hystérique, comme celle du sujet en analyse, seul le retournement et donc le question de la forme permet d'appréhender ce qui, de la structure, n'est pas symbolique. En ce sens, seul l'imaginaire (de la forme) permet de faire apparaître ce qui du réel n'est pas symbolisable, ce qui ne fait peut-être que redire ce que nous savons déjà, soit, que pour faire exister le réel (du 3), il faut le faire consister comme un (imaginaire). Lacan va revenir sur cette importance de l'imaginaire dans la leçon en tant qu'il noue le non-rapport entre R et S (pas d'enchaînement).

Ce qui distingue les différentes identifications, soit les différentes retournements du tore, c'est ce qui va se retrouver à l'intérieur du tore, ce qui va entraver la continuité, le rapport sexuel dedans/dehors, conscient/inconscient (cf voir leçon 1 et 2), entraver le rêve de Freud d'une restauration de la

continuité des souvenirs. C'est là, peut-être que nous pouvons retrouver la marche du savoir de Weil dans la leçon 6.

La verneinung, me semble correspondre au premier temps d'objectivation de l'inconscient: "Ce n'est pas ma mère", selon l'exemple canonique de Freud, ce n'est pas ce signifiant là, pas ce Un là. La verneinung est une négation forclusive, c'est à dire consistante. C'est, je cite "un mensonge voulu comme tel pour faire passer une vérité", un premier "pas", au sens de la négation pas, vers l'autre face du réel (cf leçon 8), réel qui fait alors encore Un, exception mais aussi complément, enchaînement, rapport (sexuel) au symbolique. La dénégation, pourrait-on dire, serait l'enchaînement des deux tores de la leçon 1, équivalent à l'enchaînement de deux faux trous dans le noeud à quatre (faux puisqu'enchaînés).

Mais, je cite, "le contraire de la verneinung ne donne pas la vérité. Il existe... quand on parle de contraire, on parle toujours de quelque chose qui existe, et qui est vrai, d'un particulier entre autre". Le contraire, soit "c'est ma mère", ne donne pas la vérité, mais un "il existe" "qui est vrai d'un particulier entre autre". Cette existence d'un sujet issu de l'identification au grand Autre (au trésor des signifiants), soit issu du retournement en trique sur le tore enchaîné, n'est qu'un sujet particulier, c'est à dire consistant. C'est un sujet accidentel, hystérique, hystorique: "il ne sait pas que je sais qu'il sait". Il y a un os dans le savoir de l'Autre, qui lui « donne tort » (tore), une consistance hétérogène qui barre l'unification  $S_1/S_2$ , conscient/inconscient, dedans/dehors, refoulement/retour du refoulé. Cet os, c'est qu'il existe un sujet qui fait exception à l'universel du discours, résistance au grand Autre. C'est le sujet qui fait consister pour faire exister le non-rapport sexuel.

Or, on voit bien que, avec le retournement, c'est au lieu de J de grand A barré que nous trouvons l'existence du sujet, au lieu du vrai trou que nous trouvons le faux trou (y compris d'ailleurs dans le retournement du symbolique sur le noeud à trois: cf leçon 8). C'est bien un trou dans le Grand Autre, dans le rond du symbolique, qui par retournement a permis « l'existence apparente » du parlêtre. L'inexistence de l'Autre, soit S de grand A barré est redoublée, le vide de l'Autre est habité par le sujet. Nous sommes donc en J barré de grand A mais alors qu'en est-il de J de grand A barré? Lacan, il me semble, cherche plus loin que cette « existence apparente » du réel, je cite, « plus loin que l'inconscient » (leçon 1), plus loin que le prima du symbolique. Je crois que c'est toute la question du séminaire, en tant qu'il y a une jouissance hors sujet, hors inconscient, hors discours, fût-il analytique.

Nous retombons sur les questions de la leçon 2 sur la fin de l'analyse.

La conscience n'est pas le savoir, c'est même, je cite la leçon, « l'anti-savoir », « l'anti-inconscient ». Car le fait que le symbolique soit noué au réel, je cite, "n'est noué que par l'intermédiaire de l'imaginaire, qui a toujours tort" (à écrire tore?). Il n'y a pas de rapport sexuel entre le réel et le symbolique, pas de rapport sexuel entre "il sait" et "je sais". Point n'est besoin de faire Un, de faire exception au prima du tore du symbolique comme le Sujet hystérique. Il n'est pas nécessaire, au sens des tableaux de la sexualité, que le sujet fasse consister la castration de l'Autre. La conscience, l'imaginaire, le noeud à trois s'en charge...

L'accès au redoublement du savoir: "je sais qu'il sait que je sais qu'il sait" abordé par Weil, c'est ce qui va barrer l'Autre, en tant que ce qui lui manque n'est pas un savoir caché, occulte, un savoir en plus, comme a pu le croire Freud. Dans une analyse, contrairement à l'identification hystérique, il s'agit peut-être de dépasser la castration de l'Autre pour aborder l'inexistence de l'Autre. Sans ça, c'est la porte ouverte à l'espoir métonymique freudien au bout de la paire ordonnée, à la télépathie, soit au rapport sexuel en sursis avec le grand Autre, rapport dont l'échec ne serait garanti, redoublé, que par l'existence coupable d'un sujet. Il ne s'agirait pas de faire consister l'inconscient comme un savoir de substitution, c'est à dire comme une consistance en plus dans un noeud à quatre (enchaînement et donc rapport de deux faux trous), mais comme un savoir y faire, soit un inconscient en acte non plus métaphorique. Cet acte, je vous propose que ce soit le retournement du tore du symbolique à partir d'une coupure dans l'Autre symbolique incarné, retournement non sur une consistance mais sur J de grand A barré.

Je cite: "Savoir y faire, ce n'est pas le même chose qu'un savoir, que le savoir absolu dont j'ai parlé tout à l'heure": ce savoir y faire est ce qui réduit le sinthome soit la consistance en plus. Comment l'inconscient pourrait venir changer cet universel de la fonction symbolique bordé par une existence en plus ? Il s'agit, selon Lacan, de bien saisir le statut de l'anti-savoir de l'imaginaire en tant qu'anti-rapport sexuel entre le réel et le symbolique, en tant que le réel noeud à trois empêche leur enchaînement en deux tores.

La disjonction entre le S1 et le S2, entre la connaissance et le savoir, mise en évidence dans le discours analytique, la discontinuité entre le conscient et l'inconscient s'ouvre dans la mise en abîme du "il sait que je sais qu'il sait que je sais". Weil aborde là une négativité réelle qu'aucune négation symbolique ne vient faire consister, ne vient redoubler, ne vient métaphoriser. Sans doute peut-on là évoquer la sidération silencieuse, la dépossession subjective pour reprendre un terme de la leçon, du premier temps du mot d'esprit (inconscient en acte, aspect fugitif contrairement à la fixité, à la consistance du symptôme). Cette présence du réel dans le premier temps du Witz, cette positivité de la négativité n'est pas la négation de la verneinung et dit quelque chose d'une proximité topologique entre le rire et l'angoisse.

Est-ce cela qui est reconnu dans le noir: ce "c'est toi" au delà du "toi sait" de Manène qui n'est pas le grand Autre mais son incarnation? Est-ce cela "ce qui seul peut, peut-être, assurer la tenue du couple Reine et Roi"? Est-ce cela l'amour de quelqu'un dans le noir, l'amour de "l'âme à tiers" (évoquée par Lacan P51), l'imaginaire des "corps-de" dans ce cas n'étant pas un contenu mais un contenant? Dans ce moment de suspension de l'image spéculaire, y a-t-il, "entre soir", suspension des subjectivités particulières, c'est à dire hystériques, dépossession subjective, comme le dit Weil, d'un "c'est toi" singulier en acte (non plus particulier et consistant) qui se prolonge dans un "c'est nous"?

## Deuxième lecture

Ou encore "pourquoi éteint-on la lumière pour faire l'amour"? Est-ce la même question que cette reconnaissance dans le noir du noeud borroméen, question qui insiste chez Lacan? En tout cas c'est une question. Je voudrais qu'elle ne soit pas tout de suite refermée. Bien sûr d'aucuns diront, l'oeil goguenard, que ça dépend... Ce sont des hommes surtout qui diront ça, beaucoup plus maîtrisés par le fantasme. C'est souvent une femme qui éteint la lumière (ce qui n'implique pas pour autant qu'elle ne sait pas l'allumer). En tout cas, il arrive qu'on fasse l'amour dans le noir. Il arrive aussi qu'on dorme avec quelqu'un dans le noir. Cette présence dans le noir, sauf à être un couple, est souvent inquiétante, voire persécutrice. Quelle est cette proximité avec l'angoisse? De quoi ont donc peur les enfants dans le noir? Qu'est-ce qu'un couple reine-roi évoqué par Lacan leçon 7? Pourquoi dorment-ils ensemble dans le noir? Ils ne font pas que dormir bien sûr, et pourtant ils dorment aussi, ils bougent, ils parlent dans le noir. Quelle est cette expérience si étrange et familière de ces "corps- de" invisibles?

Alors bien sûr, on dira scène primitive. Mais précisément, la scène primitive est vue. Même si elle est en fait surtout entendue, elle est vue. L'homme au Loup l'a vue. C'est une scène, c'est un fantasme, bordé par une exception à la scène. Cette scène est même l'origine de cette exception, l'origine du sujet, celui-là même qui s'excepte du miroir, le sujet rivé au moi, rivé au signifiant maître: le sujet du fantasme

J'ai déjà parlé de ce jeune patient, Maël, celui qui m'avait dit "le problème avec les miroirs, c'est qu'ils ne réfléchissent pas aux conséquences des personnes." Que disait-il? Il a beaucoup exigé que je le filme avec mon téléphone; Il n'avait alors aucune vision mentale, aucune consistance du moindre rêve ou souvenir. Il regardait le film où il était. J'ai longtemps cherché à entendre ce qu'il disait dans le film, j'ai fini par saisir que ce qui comptait c'était bien plus le deuxième temps où il se regardait. "Attendez, laissez-moi réfléchir" répondait-il à toute tentative d'intrusion de ma part entre lui et l'écran. Il présentait par ailleurs une héautoscopie (en fait très fréquente dans la psychose de l'enfant: il suffit bien souvent d'interroger certains de ces patients psychotiques sidérés par les fenêtres (ou les bandes dessinées) en salle d'attente...). Un jour, il se mis à répéter en écho, avec une seconde peut-être de décalage, ce qui se déroulait dans la vidéo. Comme je lui demandais ce qu'il faisait: "j'imité mon propre reflet" répondit-il. L'automatisme mental, moteur et sensitif n'est pas sans poser la question de l'expérience spéculaire, fût-ce sous forme directe. Les séances ont passé, on faisait de la magie. Il disparaissait et je devais filmer son absence, et aussi l'impuissance de ma parole à le faire réapparaître: je disais "Abracadabra!", il avait disparu, je disais "Abracadabra", il ne réapparaissait pas. J'ai du jouer encore et encore, plusieurs semaines, je croyais que ça ne finirai jamais. Jusqu'à ce qu'un jour, il veuille jouer à cache cache. Alors je l'interrogeais, je voulais savoir la différence entre la magie et le jeu de cache cache. "Ah, c'est pas pareil. Celui qui se cache il peut pas disparaître, celui qui disparaît il peut pas se cacher" et aussi "celui qui se cache il peut réapparaître"

Que nous enseigne ce patient? Que signifie que "les miroirs ne réfléchissent pas aux conséquences des personnes". Paroles de Fou? Parole d'enfant? Parole? Le jeu de cache cache, qui est déjà là dans le Fort-Da, est expérimenté par tous les enfants. Souvent, les patients psychotiques ne savent pas se cacher, peut-être parce que, comme nous l'enseigne ce patient, celui qui est invisible, celui qui a disparu ne peut pas se cacher.

Nous en bon névrosé, nous savons nous cacher. La question que je voudrais vous poser aujourd'hui c'est: "savons nous disparaître?"

Nous savons mentir, nous savons que l'Autre ne sait pas (même si il est supposé-savoir). C'est bien sur cette question du mensonge que l'on peut peut-être distinguer Freud de Lacan. Jusque dans ces derniers articles, jusque dans "construction en analyse", Freud ne renonce pas à la consistance de l'inconscient. C'est un inconscient plein, même si il est inaccessible au bout de la paire ordonnée, c'est un inconscient caché. Il y a "une autre scène" même si Freud éleva l'impuissance à la rejoindre au rang d'impossibilité, même si l'inconscient est " impossible à écrire" malgré (ou à cause?) de l'idéal

freudien de restauration de la continuité des souvenirs refoulés. N'est-ce pas pour faire exister cet impossible qu'il fit consister cette formidable "construction" du mythe du père de la horde?

C'est sur cette nécessité d'une consistance en plus que revient en partie la leçon 7. Lacan revient plusieurs fois sur la distinction entre substitution (paire ordonnée) et l'identification. Weil notamment, dit-il, ne se substitue pas à Bozef, il s'y identifie...

Toutes les "formations de l'inconscient", au sens propre de formations, sont-elles équivalentes? Y'a-t-il équivalence borroméenne entre la fixité d'un symptôme, d'un signifiant maître qui insiste dans les actes manqués ou dans les lapsus, y'a-t-il équivalence avec la fugacité du mot d'esprit?

Si l'on peut supposer que les mêmes lettres font retour dans les lapsus, faudra-t-il alors ontologiser l'inconscient, c'est à dire en faire une consistance supplémentaire, fut-ce celle de lettres qui auraient toujours déjà été là? Ne fait-on effectivement jamais que retrouver comme nous l'enseigne Freud? Les mêmes lettres reviennent-elles toujours dans le mot d'esprit? Ou encore, peut-être est-ce la même question, y a-t-il une singularité de cette formations de l'inconscient en tant qu'elle ne souffre pas la répétition (contrairement aux autres formations de l'inconscient)? Cela relève de la psychopathologie de la vie quotidienne, on ne peut répéter un trait d'esprit sans qu'il perde tout pouvoir de formation de l'inconscient. Le trait d'esprit, qui plus est, ne s'exprime pas par la négation. Je me rappelle, l'interprétation des rêves de Freud: "doute, hésitation, scrupule"... Plus une trace est effacée, plus cela témoigne de l'inconscient, jusqu'à la dénégation, jusqu'à l'oubli du nom propre ou du rêve. L'inconscient freudien est une manifestation négative: contrairement aux actes manqués ou lapsus, le trait d'esprit n'est pas redoublé (au sens borroméen?) par la dénégation.

Dans quelle mesure cette insistance sur la négation est-elle nécessaire par la consistance en plus de l'inconscient. Et si l'inconscient était vide? Ne peut-on que redoubler une négativité par une négation (une autossung par une verneinung?) pour la faire exister? Sans doute ce redoublement est-il nécessaire, au sens des tableaux de la sexualité.

Dans quelle mesure, le symptôme dépend-t-il d'une conception pleine, c'est à dire consistante, de l'inconscient? Peut-on "passer", au sens de la passe, à un inconscient en acte, sur le mode du trait d'esprit, c'est à dire non plus selon la substitution  $S_1/S_2$  (qui relève de l'escroquerie nous dit Lacan dans le séminaire) mais sur le mode de l'identification (disjonction  $S_1/S_2$ , retournement sur une discontinuité  $R/I$  dans la leçon 2, opération analytique)? Le sujet pourrait-il alors n'être qu'un surgissement singulier dans le temps, non pas une consistance particulière dans l'espace? En tout cas pendant le laps du premier temps de la sidération silencieuse du trait d'esprit, avant que la ronde des discours et le sujet particulier du fantasme ne reprenne la maîtrise de la situation dans l'éclat de rire et le surgissement du sens (soit la substitution  $S_1/S_2$ , deuxième temps, fin du discours analytique marqué par la disjonction  $S_1/S_2$ )?

Nombreuses sont les questions qui surgissent: ce premier temps du trait d'esprit n'existe-t-il que dans l'après coup du deuxième, comme le refoulement originaire dans l'après coup du secondaire? Je vous pose la question autrement, le silence après la musique à l'opéra, existe-il autrement que dans l'après coup du premier goujat qui le rompra? Quand ce silence se fait, je crains toujours qu'un spectateur ne le rompe. C'est à dire que j'anticipe déjà sa fin, puisque je crains (puisque je désire?) cette rupture. Pourquoi les gens applaudissent-ils toujours trop vite après la musique? Est-ce l'angoisse qui leur fait taire ce silence? Ne peut-on entendre ce silence que parce qu'il est déjà perdu? Lorsqu'on applaudit, refait-on surface, au sens topologique? Est-ce pour les mêmes raisons que les femmes parlent après (ou même pendant) l'amour? Redevient-on nous-même, sujet particulier (amoureux de son inconscient) quand se rallument les lumières de l'opéra, non plus singulier dans le noir?

Y a-t-il dans cette distinction entre particulier et singulier quelque chose de structural? Toutes les grandes religions ont insisté sur la singularité d'un Dieu qui n'avait aucune particularité. Ce point crucial a déchainé les passions quand à la figuration (c'est à dire à la consistance) de ce Dieu (de la querelle des images sous l'empire byzantin à la réforme et la contre-réforme, jusqu'à plus récemment les événements dramatiques à Charlie Hebdo).

Est-ce de cela que Lacan parle quand il évoque dans le séminaire de cette année, la parole vide? S'agit-il d'une parole déspecularisée, Czermak m'autoriserait-il à dire une parole déspecifiée? S'agit-il d'une parole qui ne représenterait plus un sujet particulier (marqué donc par certains signifiants de son "hystoire") mais qui l'identifierait, en acte, en tant que sujet singulier, c'est à dire contingent non plus nécessaire, temporel non plus spatial. Peut-on distinguer la parole pleine de la parole vide au travers de cette distinction entre particularité et singularité, entre nécessité et contingence, entre espace et temps, entre noeud à quatre et noeud à trois consistances?

Qu'il faille "se servir de la particularité, pour pouvoir s'en passer", c'est ce que nous apprennent tous les enfants lorsqu'ils se cachent pour faire l'expérience de leur invisibilité. Pour cesser de se cacher, il faut imaginer son invisibilité (qui aura toujours été déjà-là). On constate qu'un enfant doit d'abord redoubler son invisibilité par un faux-trou, par une cachette qui la fait consister, pour la faire exister. Son invisibilité est toujours seconde donc mais aura été première. Celui qui ne sait pas se cacher est invisible, mais comme le Horla, c'est la cas de mon patients qui, comme nombre de psychotiques, ne sait ni se cacher, ni mentir. Ce premier temps de la subjectivité est donc tout a fait "nécessaire" en tant qu'il est la formation même du sujet. C'est aussi le stade du mensonge chez l'enfant, cette expérience de la soustraction dans le savoir de l'Autre, cette négativité positivée, consistante dans un premier temps avant d'être ek-sistente, si tant est qu'on puisse finir une analyse... Si ce premier mensonge opère, l'enfant pourra-t-il laisser tomber cette formation de l'inconscient au sens littéral qu'est le mensonge? Je vous propose de distinguer à ce propos deux écritures: il s'agirait, dans ce deuxième retournement, de passer de J barré de grand A, à J de grand A barré. Soit de la soustraction d'une jouissance à Autre castré à la jouissance de l'inexistence de l'Autre (la deuxième étant rétroactivement première, n'existant que dans l'après coup). Les enfants qui mentent compulsivement vérifient, garantissent cette incomplétude d'un Autre qui sans ça ne le serait donc pas, ils n'accèdent pas aux deuxième temps, c'est à dire au temps qui aura été premier. Nous aussi nous mentons "tous", nous nous cachons, y compris et peut être surtout à notre analyste. Cette question infantile est loin d'être réglée. Peut-être même que c'est une définition possible de la sexualité infantile, cette consistance en plus. Ce mensonge, cette cachoterie, on serait bien tenté de l'appeler faux trou, en tant qu'il redoublerait, qu'il ferait consister un faux-trou pour faire ek-sister le vrai trou. Cette consistance de l'inconsistant, cette circonscription de l'incirconscribable n'est pas sans nous évoquer l'opération borroméenne qui fait consister le réel comme Un (Imaginaire/consistance) pour le faire exister comme trois.

C'est là que je reprends mon fil par rapport à la leçon 7. Pourquoi les enfants ont-ils peur dans le noir si ce n'est de leur singularité déshabillée de leur particularité, de leur moi? Lorsque Weil évoque la sortie d'analyse par un "c'est toi" qui prolonge un "c'est nous", je ne crois pas que

Lacan le dédise, bien au contraire. Weil, leçon 6, évoque un sujet qui ne serait plus deux, qui ne serait plus caché, redoublé, maîtrisé par son image spéculaire. Est-ce pour se défaire de cette particularité que l'on fait, parfois, l'amour dans le noir? Fait-on l'expérience dans le noir de la présence de l'invisible au delà de l'absence du caché (inconscient freudien?)?

Cette question freudienne du caché, même irréductible, ne va pas, me semble-t-il, jusqu'à l'expérience décrite par Weil puis par Lacan du savoir absolu. Tant que quelque chose, une consistance, un signifiant (le saumon fumé de la belle bouchère par exemple) est soustrait à l'Autre, nous ne nous soumettons pas à la structure. Freud maintient jusqu'au bout l'inaccessibilité du caché qui est le complément (le faux trou, les deux tores enchainés) de son idéal de restauration de la continuité des souvenirs (unification conscient/inconscient). Mais, comme nous l'apprend très bien mon patient évoqué plus haut "celui qui est caché peut réapparaître", la disparition n'est pas irréversible, elle est suspendue (par l'existence même du sujet hystérique qui fait obstacle au retournement du tore).

Freud va cependant jusqu'au réel comme impossible, impossible à remémorer et donc peut être même comme impossible à écrire. Impossible à remémorer, et pour cause, puisque ce qui lui "tient lieu" de réel, le mythe de la horde, n'a pas été vécu (puisque hérité philogénétiquement). On est pas loin de la conception de Winnicott, avec son article sur la crainte d'un effondrement qui a déjà eu lieu

mais qui n'a pas été éprouvé. Freud donc atteint le réel comme impossible, mais atteint-il le réel en tant que "le possible en attendant qu'il s'écrive" (L'insu, leçon 9)?

Qu'est ce que cette nouvelle "dé-finition" du réel, "le possible, en attendant qu'il s'écrive" (leçon 9), issue de l'expérience du noeud et des différents retournements de tore?

Je crois que nous pouvons proposer l'équivalence de l'enchaînement des deux tores et des deux faux trous du noeud à quatre, en tant que dans les deux cas, les trous sont enchaînés. C'est en cela que je me risquerai à dire que ce sont deux faux trous, les distinguant donc du noeud à trois, où le retournement se fait non pas sur une consistance (comme dans l'enchaînement hystérique des tores) mais une discontinuité supplémentaire (I/R), supplémentaire au sens des tableaux de la sexuaton (à rapprocher de la discontinuité S1/S2 du discours analytique).

Le réel en tant qu'impossible ne va pas, me semble-t-il, jusqu'à se dépouiller de sa particularité hystérique, fut-elle cachée. Notons tout de même que c'est ce réel impossible, le père de la horde, qui fait consister le lien social, qui fait communauté, qui fait noeud entre la psychologie individuelle et collective pour Freud. Qu'en est-il du réel, si il est désormais "le possible en attendant qu'il s'écrive"? Peut-il inscrire un nouveau lien social? C'est bien la question du nouveau qui se pose entre un inconscient comme consistance supplémentaire ou un inconscient en acte, ne fait-on que retrouver que ce qui était déjà là, comme une nécessité, ou peut-on, de temps en temps, commencer?

Si ce réel impossible fait lien social, c'est parce qu'il fonde un universalisme: "tous" les frères (sont soumis à la castration). Universel donc de la Loi symbolique, et l'exception nécessaire. N'y a-t-il de "possible" que ce lien social ou un autre lien social, un autre passage de l'individuel au collectif est-il possible, non plus fondé sur la particularité mais sur la singularité, c'est à dire non pas sur le partage des mêmes signifiants maîtres monothéistes (racisme, communautarisme) mais sur le partage de la différence absolue en tant que non particulière (disjointe de tout S2). En tant qu'elle ne serait pas particulière, cette différence serait-elle un universel sans exception, c'est à dire athée?

Seul l'inconscient en acte éteint-il la, lumière pour permettre à cette négativité d'être là, sans être redoublée par la négation, par la dénégation du prima du symbolique (premier temps du

retournement de l'analyse, voir commentaire leçon 1 et 2). Seul l'inconscient en acte du mot d'esprit permet-il que la singularité ne soit redoublée par la particularité (le propre du mot d'esprit n'est-il pas de passer de bouche en bouche, contrairement au lapsus par exemple qui serait beaucoup plus particulier à tel ou tel sujet?). Seul l'inconscient en acte permet-il que la présence du silence ne soit pas l'absence d'une parole (inconscient freudien?)? Ce silence positif, est-ce celui qu'on trouve, en acte, dans le premier temps du mot d'esprit (deuxième temps du retournement de l'analyse qui aura été premier, retour à la forme initiale du noeud, toujours commentaire leçon 1 et 2 de l'Insu). Seul l'inconscient en acte permet-il de reconnaître un noeud borroméen dans le noir, en tant que chaque consistance singulière aura perdu sa particularité?

Cette quête de la particularité s'est intensifiée dans la modernité. Chacun cherche les mots qui lui colle à la peau, chacun cherche à faire rapport avec le grand Autre, le sexe fait place au genre. Ce qui est en question, il me semble, c'est la disjonction entre S1 et S2, soit la singularité irréductible et invisible (non pas cachée au bout de la paire ordonnée). Plus personne ne veut de sa part d'ombre, ce n'est plus l'heure du caché ni de l'invisible, c'est l'heure de la transparence. Positivité toute, sans meurtre, sans exception: ce que bouche l'espace de la modernité, c'est la temporalité de l'acte (d'où peut-être la question du passage à l'acte, tant dans les cures individuelles que dans les problématiques sociales: question là encore du passage entre psychologie collective et individuelle?).